

SUITE DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par le R. P. Lucordaire.

DIMANCHE, 19 JANVIER 1845.

J'avais, en dernier lieu, à établir trois choses : premièrement, que la religion est une passion et une vertu de l'humanité ; deuxièmement, que, en dehors de la doctrine catholique, nulle autre doctrine n'a produit cette vertu de la religion ; et tel a été l'objet des deux conférences qui ont précédé celle-ci. Il me reste à établir un troisième point, savoir, que la doctrine catholique produit ce commerce positif et efficace avec Dieu que nous appelons du nom de religion, et à montrer par conséquent que cette doctrine évite les deux écueils où échouent toutes les autres, la superstition et l'incrédulité. Or, j'atteindrai ce terme de ma pensée en vous prouvant que la doctrine catholique jouit d'une efficacité surhumaine de mœurs et d'une efficacité surhumaine de raison, qui est le fruit du commerce qu'elle établit entre l'homme et Dieu.

Je ne commence pas, Messieurs, sans éprouver au dedans de moi une certaine tristesse. Car c'est la dernière fois de cette année que nous sommes réunis, et votre attention, votre zèle, l'unanimité de votre assentiment m'ont trop consolé, pour ne pas voir avec regret l'heure qui nous séparera. Mais, grâces à Dieu, le temps passe vite, et, en nous emportant vers l'éternité, il nous ramène dès ici-bas les uns aux autres. Je vous donne donc, comme pour demain, un rendez-vous nouveau au pied de cette chaire que vous avez tant de fois, depuis dix ans, honorée de votre assiduité.

Que la doctrine catholique jouisse d'une efficacité surhumaine de mœurs, en vertu même du commerce qu'elle entretient de l'homme à Dieu, la démonstration m'en est facile, après tout ce que j'ai dit. Car, n'ai-je par prouvé que l'humilité, la chasteté, la charité de l'apostolat et celle de la fraternité sont dans l'âme des effets exclusifs de la doctrine catholique ? Or, en vertu de quoi la doctrine catholique opère-t-elle cette transformation surhumaine de l'âme ? Est-ce directement ? Est-ce simplement parce qu'elle nous a dit : Soyez humbles, soyez chastes, soyez apôtres, soyez frères ? Eh ! Messieurs, mais tout le monde nous le dit plus ou moins vivement. Il n'est pas d'hommes enivrés d'orgueil qui n'aient appelé l'humilité des autres ; pas d'homme avarié dans la volupté qui n'ait appelé la pureté de ses victimes ; pas d'homme qui n'ait appelé l'apostolat pour propager ses pensées, et la fraternité pour fonder son empire. Mais l'oreille de l'homme demeure fermée à ces invitations de l'égoïsme ou à ces rêves de la raison ; elle les écoute sans entendre, elle les entend sans obéir. La doctrine catholique n'eût pas fait davantage, si elle n'eût parlé à l'homme que de l'homme, si elle ne lui eût proposé pour mobile que son intérêt, son devoir même et sa dignité. Pour le rendre humble, chaste, apôtre, frère, elle a pris son point d'appui en dehors de lui-même : elle l'a pris en Dieu. C'est au nom de Dieu, par la force des rapports qu'elle a créés entre lui et nous, par l'efficacité de ses dogmes, de son culte et de ses sacrements, qu'elle change en nous ce cadavre rebelle à la vertu, qu'elle le ranime, le ressuscite, le purifie, le transforme, le revêt de la gloire du Thabor, et que l'ayant ainsi armé de pied en cap, elle le jette comme un homme nouveau dans la mêlée du monde, faible encore par sa nature, mais fortifié par Dieu, vers qui monte son incessante aspiration. C'est ainsi, Messieurs, que s'accomplit dans la doctrine catholique le miracle de notre transfiguration ; l'humilité, la chasteté, la charité et toutes les élévations intérieures qui résultent de celles-là, ne sont que l'effet d'une vertu plus haute donnant le branle à tout le reste. Sans la religion, sans le commerce de l'âme avec Dieu, tout l'édifice chrétien périclite, et par conséquent ce commerce, qui en est la clé de voûte, est surhumainement efficace, puisqu'il porte l'homme plus haut que l'humanité.

Dès à présent, Messieurs, je pourrais regarder ma thèse comme achevée, et conclure fermement que la doctrine catholique jouit d'une efficacité surhumaine de mœurs, qui est le fruit du commerce qu'elle établit entre nous et Dieu. Mais l'humilité, la chasteté, la charité de l'apostolat et de la fraternité, l'obéissance, la pénitence, la pauvreté volontaire, toutes ces vertus dont j'ai parlé ne sont que des rameaux d'un fleuve unique. En vous conduisant le long de leur cours, j'ai agi comme ces navigateurs qui explorent un pays inconnu et en remontent les rivières, jusqu'à ce que satisfaits de ces travaux et de ces découvertes de détail, ils descendent enfin la voie large et grande qui conduit à l'Océan.

Il est donc un fleuve où aboutissent toutes ces vertus éparses que j'ai nommées, et ce fleuve c'est la sainteté. Je ne veux pas dire la sainteté com-

mune, qui consiste dans l'observance des commandements divins, et dans cette conformité de notre vie à l'Évangile qui suffit pour être sauvé. Je parle de la grande sainteté, de celle qui est reconnue et vénérée dès ici-bas, qui a des autels, et dont la magnifique histoire est contenue dans ce livre mystérieux que nous appelons la *Vie des Saints*. La vie des Saints ! Avez-vous jamais songé, Messieurs, à ce phénomène de la vie des saints ? Nous avons bien entendu parler des héros et des sages de l'antiquité ; nous lisons dans Plutarque la vie de hommes illustres ; nous voyons autour de nous des gens de bien ; mais les saints, où découvrons-nous rien qui leur ressemble ? Où sont les saints du brahminisme, du polythéisme, de l'islamisme, du protestantisme, du rationalisme ? J'en cherche vainement dans ces doctrines le nom, l'apparence ou la contrefaçon. Depuis trois siècles que le protestantisme s'efforce de détruire la véritable Église et d'en usurper le caractère, il a compté parmi les siens d'honnêtes gens et même des gens pieux, mais il n'a pas encore osé écrire ses légendes de saints. Pour le rationalisme, il ne faut pas lui en parler ; il se contente d'avoir des gens d'esprit, et n'aspire pas à ce qu'on dise jamais, par exemple, saint Helvétius ou saint Diderot.

Qu'est-ce donc que les saints, ce nouveau privilège à nous ? Qu'est-ce que la sainteté ? La sainteté, Messieurs, n'est pas uniquement, comme je semblais l'insinuer tout à l'heure, le confluent de toutes les vertus chrétiennes dans une même âme ; ce n'est là que la sainteté commune, celle qui est nécessaire à tout chrétien pour être sauvé, et dont je n'entends point parler ici. Il n'est point de chrétien, lorsqu'il est à l'état d'union avec Dieu, en qui ne se rencontrent, à un degré plus ou moins parfait, l'humilité, la chasteté et la charité ; nous les appelons alors des hommes pieux ; nous pourrions même, à largement parler, les appeler des saints : mais enfin ce n'est pas ce que nous entendons par cette grande expression : *les saints* ! Qu'est-ce donc que les saints ? Qu'est-ce donc que la sainteté ainsi entendue ?

La sainteté, c'est l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'à une sublime extravagance. Et vous concevez très bien, Messieurs, que si réellement il y a communion de l'infini avec le fini, si le cœur de Dieu se fait une habitation et une vie dans le cœur de l'homme, il est impossible qu'au moins dans certaines âmes plus ardentes, la présence d'un élément aussi prodigieux ne déborde pas, et ne produise pas des effets extraordinaires, que l'infirmité de notre nature et de notre langage nous contraindra d'appeler extrêmes. Car, que veut dire ce mot ? Il veut dire *ce qui va en dehors*, ce qui est excentrique, pour user d'une expression moderne, sauf que le mot extravagant est un mot bien fait, tandis que le mot excentrique est un mot mal fait. L'un peint l'action que l'autre définit géométriquement ; or, un mot doit être peintre et non géomètre. C'est pourquoi je préfère me servir du premier, et en cela je reste encore bien au dessous de l'énergie de saint Paul, qui a dit, sans précautions oratoires, que le monde n'ayant pas voulu connaître Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu de le sauver par la folie de la prédication. Je n'oserais pas dire que la sainteté est une folie, même après saint Paul, parce que je craindrais que vous ne m'imputassiez d'aller trop loin, et je suis bien aise de vous montrer aujourd'hui que je sais unir la prudence du serpent à la simplicité de la colombe, quoi qu'à ne vous rien déguiser, je suis tout à fait du sentiment de saint François de Sales, lorsqu'il disait : "Ma chère Philothée, je donnerais vingt serpents pour une colombe."

Il y a donc dans la sainteté un phénomène d'extravagance, un amour de Dieu et des hommes qui blesse le sens humain. Mais ce ne peut-être là, Messieurs, le caractère unique de la sainteté ; l'extravagance toute seule ne serait que de la bizarrerie, et la bizarrerie ne prouve rien en faveur de l'homme qui la met dans ses actes, si ce n'est peut-être beaucoup de vanité et un peu de mauvaise éducation. L'extravagance doit donc être corrigée dans la sainteté par un autre élément, et elle l'est, en effet, par le sublime, c'est-à-dire, par la beauté morale à son plus degré, par cette beauté qui cause le ravissement du sens humain, en sorte qu'il y a tout ensemble dans la sainteté quelque chose qui blesse le sens humain et quelque chose qui le ravit, quelque chose qui produit la stupeur et quelque chose qui produit l'admiration. Et ces deux choses n'y sont pas séparées, comme deux fleuves qui coulent l'un à côté de l'autre ; mais l'extravagant et le sublime, ce qui blesse le sens humain et ce qui le ravit, mêlés et fondus l'un avec l'autre, ne font de la sainteté qu'un seul tissu où il est impossible à l'esprit d'analyse le plus vif, au moment où il voit le saint agir, de démêler ce qui est extravagant de ce qui est sublime, ce qui est sublime de ce qui est extravagant, ce qui terrasse